

## ***Le ghetto intérieur***

de Santiago H. Amigorena

Le 13 septembre 1940, à Buenos Aires, l'après-midi était pluvieuse et la guerre en Europe si loin qu'on pouvait se croire encore en temps de paix...

*L'Avenida de Mayo*, était presque vide...

Seuls quelques hommes pressés quittant leur bureau du centre-ville couraient sous la pluie pour attraper un bus ou un taxi et rentrer à la maison...

Parmi ces passants furtifs, un homme âgé de 38 ans, Vicente Rosenberg, avançait... d'un pas posé mais réfléchi, vers la porte du *Tortoni*...

Un café à la mode où l'on pouvait, en ce temps-là, croiser aussi bien José Luis Borges et des gloires du tango que les réfugiés européens comme Arthur Rubinstein...

Vicente était un jeune juif... ou un jeune polonais... ou un jeune argentin...

En fait, le 13 septembre 1940, Vicente Rosenberg ne savait pas encore au juste ce qu'il était...

En entrant dans le café, il n'avait pas tardé à remarquer la silhouette massive d'Ariel Edelsohn... son meilleur ami...

Les coudes et un café sur le marbre de la table, il attendait Vicente en lisant le journal...

À ses côtés, se tenait Sammy Grunfeld... un jeune homme qui traînait souvent avec eux...

Vicente s'est assis auprès de ses amis en penchant la tête pour lire les titres qui faisait *la Une* du journal...

En Europe, la bataille d'Angleterre faisait rage et les nazis commençaient d'enfermer les Juifs dans des ghettos...

Ariel avait plié le journal en poussant un lourd soupir...

- ***Les Juifs me font chier...! Ils m'ont toujours fait chier... !***  
***C'est lorsque j'ai compris que ma mère allait devenir aussi juive est chiant que la sienne... et il avait alors fait un signe léger de la tête pour désigner Sammy... que j'ai décidé de partir...***
- ***Comparée à la mienne, ta mère n'est pas si chiant... !*** lui avez répondu Sammy...
- ***Le pire, c'est que quand elle avait 20 ans, elle rêvé d'une seule chose...  
Quitter le Shtetl pour aller vivre en ville... !***
- ***Et pourtant... chiant ou pas chiant... avait continué Sammy... tu lui as fait traverser l'Atlantique pour l'avoir à tes côtés...***
- ***Comme quoi... !! Même les pires choses nous manquent... !!***

Sammy avait émis un éclat de rire bref et bruyant comme un claquement de doigts...

De son côté, un rien renfrogné, Vicente gardait le silence...

Depuis quelques mois déjà, il n'avait aucune envie de discuter de ce qui se passait en Europe...

- ***Qu'est-ce que tu as, Wincenty...? c'est le beau temps qui te met de mauvaise humeur...?***

Vicente s'était tourné vers Ariel... un petit sourire au coin des lèvres...

De tous les gens qu'il connaissait à Buenos Aires, Ariel qu'il avait rencontré à Varsovie lorsqu'il avait 18 ans était le seul qui l'appelait encore *Wincenty*... [Vin\_tsen\_té]

- ***Ma mère aussi... c'est parce qu'elle ne supportait pas ses parents qu'elle nous a fait quitter Chelm quand j'étais petit...***

Vicente avait dit ces mots du bout des lèvres et Sammy, que Vicente et Ariel avait connu pendant le trajet en bateau de Bordeaux à Buenos Aires en 1928 avait tenté de tirer la conclusion de cette discussion désinvolte...

- *C'est ce qu'on fait depuis la nuit des temps non... !?*  
*On aime nos parents... puis on les trouve chiant... puis on part ailleurs...*  
*C'est peut-être ça être juif... !? ou être humain... !!*

Après un temps, Ariel s'était de nouveau tourné vers Vicente...

- *Tu as eu des nouvelles... ?*
- *Non... !*  
*La dernière lettre, c'était il y a déjà 3 mois...*  
*Il paraît qu'à Varsovie on ne trouve même plus de timbres...*

Vicente s'était forcé d'esquisser un minuscule sourire puis... Il avait regardé ses amis avec affection et avec une pointe de jalousie aussi...

À la différence de Vicente, dont la mère et le frère était encore en Pologne, Sammy avait fui le vieux continent avec toute sa famille et Ariel avait réussi, 3 ans plus tôt, en 1937, à convaincre ses parents et sa sœur de venir le rejoindre à Buenos Aires...

Puis, Ariel avait tenté de détourner la discussion en demandant des nouvelles du magasin de meubles que Vicente venait d'ouvrir... Les trois amis avaient fini leur café et ils étaient sorti du Tortoni...

Après avoir jeté son mégot au loin, Vicente était parti à pied en direction de l'appartement de la rue *Parana* à où il avait déménagé avec Rosita et les enfants...

Il était à peine 20h30 et Vicente avait éprouvé, en traversant le hall d'entrée, une sorte de joie tranquille à l'idée de revenir à la maison...

- « *Est-ce que tu as déjà un chez toi... !?*  
*Est-ce que tu manges à la maison... !?*  
*Et comment fais-tu pour le ménage... !?*  
*Raconte-moi tout, mon chéri...*  
*Je meurs de n'avoir pas de tes nouvelles... »*

Ces mots d'une lettre ancienne envoyée par sa mère lui était brusquement revenu en mémoire alors qu'il montait l'escalier... Lorsqu'il était parti de Varsovie, sa mère ne l'avait fait jurer qu'il lui écrirait une fois par semaine... Mais alors qu'elle, elle n'avait jamais cessé, jusqu'en 1938, de lui envoyer plusieurs lettres par mois, Vicente n'avait tenu sa promesse que pendant la première année qui avait suivi son arrivée à Buenos Aires...

Et dire que maintenant, depuis 3 ans déjà c'est lui qui s'inquiétait de n'avoir pas assez de nouvelles de sa mère...

Dès qu'il avait franchi la porte de l'appartement, Marta et Ercilia, les deux filles de Vicente, âgés de 4 et 6 ans, avait couru pour lui sauter dans les bras...

Rosita, installée sur un tout nouveau modèle de fauteuil à bascule fabriqué par son père, lisait une histoire à Juan José... leur fils, qui était encore un gros bébé...

Au tout début, Pini Szapire, le père de Rosita, n'avait pas vu d'un bon œil ce prétendant Polonais arrivé depuis peu à Buenos Aires...

*Il est trop bien habillé pour être honnête...* voilà ce qu'il avait dit à sa femme...

Mais le désir de se marier de Rosetta, sa fille préférée, l'avait emporté sur ses réserves...

Pourtant s'il était bien habillait, Vicente... c'est qu'il descendait d'une famille aisée, élevée dans la capitale polonaise...

Ses origines lui avait fait perdre ce complexe d'infériorité qu'il méprisait chez la plupart des enfants du peuple élu et lui avait donné le courage, à 18 ans, peu après la mort de son père, de s'enrôler dans l'armée polonaise où il avait rencontré Ariel...

Très vite, il était passé du grade de simple soldat à celui de très jeune officier...

C'était au sortir de la Première Guerre mondiale, à une époque où la Pologne était à peine un pays...

Il y avait 5 monnaies différentes... 9 systèmes juridiques... et les multiples disputes frontalières avaient toutes dégénéré en petite guerre...

Comme l'avait prévu Churchill... *à peine la guerre des géants s'était-elle achevée, que celle des Pygmées avait commencé...*

Alors, depuis qu'il était arrivé en Argentine... et pour simplifier le récit de ses aventures passées, il disait seulement qu'il avait aidé Pilsudski à libérer la Pologne...

Pourquoi Vicente Rosenberg n'avait-il pas voulu poursuivre sa carrière d'officier et gravir les échelons de la hiérarchie militaire... !? lui-même avait du mal à le dire...

Gustawa Goldwag, sa mère l'avait aussitôt convaincu de s'inscrire en droit à l'université... Bernard, son fils aîné, que tous appelés Berl, finissait ses études de médecine et Gustawa, en bonne mère juive, rêvait d'un fils médecin et un autre fils avocat...

Mais Vicente lui, Rêver d'un autre horizon...

D'un horizon plus lointain et plus vaste que celui qu'offrait ce vieux continent que menaçait déjà le malheur...

Et puis, il supportait mal l'antisémitisme de ses compatriotes polonais...

Comment tolérer que des jeunes étudiants insouciantes, parce qu'ils étaient polonais de souche, puissent se moquer de lui qui, au côté du Maréchal Pilsudski, avait combattu pour libérer leur patrie... !?

Il se souvient avoir ressenti une admiration sans borne pour Pilsudski alors qu'il était âgé de 15 ans et que son père venait de mourir d'un infarctus...

Et sans doute s'était-il enrôlé dans l'armée pour affirmer qu'il était plus polonais que juif... ou plus polonais que communistes...

Alors... (peut-être aussi...) s'était-il senti trahi par Pilsudski, lorsque ce dernier avait décidé de se retirer de la vie politique... et cela, a sans doute joué dans le choix de Vicente de quitter la Pologne...

Quoi qu'il en fût Vicente Rosenberg était arrivé en Argentine avec son ami Ariel Edelsohn au mois d'avril 1928 avec très peu d'argent en poche et une lettre de recommandation de son oncle pour la banque de Pologne à Buenos Aires...

Cette même banque ou un autre polonais, écrivain ö combien talentueux... Witold Gombrowicz, allait travailler 15 ans plus tard...

Très vite il avait fait des petits boulots

Il avait appris à danser le tango...

Il avait commencé à fréquenter les *milongas* avec Ariel et Sammy... et

Sammy lui avait présenté Léon, le frère aîné de Rosita... et Léon lui avait présenté Rosita, sa future femme...

Les parents de Rosita étaient arrivés à Buenos Aires avec ses deux sœurs aînées... Olga et Esther et son frère Léon en 1905...

À 18 ans, lorsqu'elle avait terminé le lycée, elle s'était inscrite à la faculté de pharmacie de *La Plata*...

Elle commençait à peine sa deuxième année lorsque Léon lui avait parlé de Vicente...

Elle avait hésité à tout abandonner pour ce premier amour...

Elle savait que si elle arrêta les études, elle allait devenir une femme au foyer et elle craignait cette vie qui serait forcément semblable à celle de sa mère à celle des milliers de générations de femmes qui les avaient précédées...

Mais elle voyait dans Vicente une promesse de quelque chose de nouveau...

Les premières années de leur mariage étaient passées aussi vite que passent les années lorsqu'on est heureux... lorsqu'on a 3 enfants en 6 ans... en 1940, Vicente et Rosita s'aimaient toujours autant...

Il avait aussi accepté d'ouvrir un magasin pour vendre les meubles de son beau-père Vicente avait depuis longtemps oublié le yiddish et il avait appris à parler parfaitement en argentin...

À part son ami Ariel, plus personne ne l'appelait Wincenty...

Tout le monde l'appelait Vicente et il se sentait bien plus Argentin que juif ou polonais...

Ce vendredi 13 septembre après dîner, pendant que Rosita rangeait la cuisine... Vicente avait mis les enfants au lit...

Il leur avait raconté une histoire qui leur avait déjà raconté de nombreuses fois...

Il s'agissait d'une vieille légende juive... ou d'une légende familiale... selon laquelle ils s'appelaient *Rosenberg* à cause d'un poète allemand... E.T.A Hoffmann...

À l'époque de Napoléon, alors qu'on avait décidé d'inscrire les Juifs dans le registre civil... Hoffmann qui s'occupait justement de les inscrire les avait tous nommés avec des métaphores romantiques... Arbre Doré... Lueur de l'Aube... Forêt de Diamants... ou Rosenberg... Montagne de roses...

- *Mais avant... on s'appelait comment avant... !?*

Vicente venait de finir son histoire lorsque Martha, sa fille cadette lui avait posé cette question...

- *Je crois qu'on s'appelait Ben... quelque chose... ou alors, non... non, en fait, je crois qu'on portait le prénom du père de... ou de là où on était né... ou peut-être du métier qu'on faisait... En fait je ne sais pas... j'ai complètement oublié... !!*

Comme Ercilia, son autre fille, insistait, Vicente leur avait dit qu'il allait poser la question à leur grand-mère...

- *C'est promis... ! je vais lui écrire pour lui demander...*

Vicente avait posé un baiser sur le front de chacune de ses filles et il avait collé son dos contre le mur et il était resté un instant seul... Il s'en voulait un peu...

Il savait qu'il ne pourrait peut-être pas tenir sa promesse...

Depuis des mois, sa Mère n'avait répondu à aucune de ses lettres...

Le lendemain Vicente était parti de chez lui d'un pas décidé...

Il devait recevoir des candidats pour la petite annonce qu'il avait fait publier dans *El Mundo* la veille.

Un homme barbu, l'air pas commode et deux jeunes hommes, l'un brun, l'autre blond attendaient devant la porte...

Après avoir vu les deux premiers, Vicente avait fait entrer le jeune homme très blond... *Vous avez déjà travaillé comme vendeur... !?*

Le jeune homme blond avait hoché la tête, mais il n'avait pas répondu...

- *Vous avez déjà vendu des meubles... !?*

Le jeune homme blond lui avait fait un magnifique sourire, mais toujours sans émettre le moindre mot...

- *Vous ne parlez pas l'espagnol, n'est-ce pas... !?*

Timidement, le jeune homme avait secoué la tête...

Vicente avait compris et s'était mis à lui parler en allemand, Il s'appelait Franz...

Il avait fui l'Allemagne avec ses parents et était arrivé à Buenos Aires trois semaines plus tôt...

Et il avait en avait dix-huit...

Embauché sur-le-champ le lendemain, le jeune homme s'était mis au travail... c'est-à-dire qu'il s'était mis à attendre d'éventuels clients... assis derrière son bureau

Et ce n'est que quelques temps plus tard... le matin du lundi 9 décembre 1940, que Vicente devait, pour la première fois, s'inquiéter du fait que le jeune homme fût ou ne fût pas *juif*...

Un peu plus tard, dans la journée, Ariel était passé chercher Vicente pour l'emmener déjeuner...

Il avait remarqué que Vicente avait un air particulier. La grande salle d'*El Imparcial* était bondée et on les avait placés à une table située au milieu du local, coincée entre d'autres tables...

Affamé, Ariel s'était emparé du menu et avait proposé à Vicente de partager une paella, mais Vicente s'était détourné de la table et son regard s'était porté sur le journal que venait de déposer l'homme qui prenait son café à la table située à sa gauche...

Sans détourner le regard du journal, Vicente s'était adressé à son ami...

- *Tu as su quelque chose sur ce qui se passe chez nous...*
- *Chez nous... !?*
- *Il paraît qu'à Varsovie, ils ont commencé à bâtir un mur...*
- *Oui... ils commencent à faire ça partout...*

Au début de l'été austral de l'année 1940, beaucoup de gens avaient entendu parler des mesures antisémites prises par les nazis pour exproprier les juifs... puis pour les confiner dans certains immeubles...

Il avait su, bien sûr, qu'au mois de septembre 1939, les Allemands avaient envahi la Pologne et il n'ignorait pas à quel point les Allemands depuis 1933 étaient profondément antisémites...

Mais Vicente, était encore moins bien informé que la plupart des gens...

Le mur que les Allemands venaient d'ériger pour isoler les Juifs à Varsovie avait délimité une zone d'à peine plus de trois kilomètres carrés où allaient vivre plus de quatre cent mille personnes...

soit une densité six fois plus importante que celle de Paris intra-muros aujourd'hui...

En deux ans, dans cet enfer surpeuplé, cent mille personnes allaient mourir de froid et de faim...

Avant qu'on ne commence à les emmener, à raison de quelques milliers par jour, dans ces camps où les nazis allaient réussir à faire de la mort une mécanique purement industrielle...

- *Tu te souviens de Deborah... !? mais si... tu sais, cette amie de ma sœur qui s'est mariée avec Nathan, le dentiste de Poznan... elle lui a écrit que leur appartement avait été réquisitionné et qu'ils habitaient maintenant à douze dans une seule pièce...*

Vicente avait écouté son ami lui énoncer quelques nouvelles qu'il avait grappillées ici et là à propos de la vie dans le ghetto...

Il l'avait écouté sans émettre le moindre mot, mais avec une tristesse infinie, un désespoir silencieux qu'Ariel avait tardé à remarquer...

- *Ça va Wincenty... !? tu as l'air un peu...*

Vicente l'avait rassuré et il était parti vers son magasin...

Obsédé par ses pensées... car Ariel avait raison... il s'était effectivement passé quelque chose dont Vicente ne lui avait rien dit...

Ce matin-là... du lundi 9 décembre 1940, le facteur lui avait remis une lettre postée à Varsovie, avec des timbres allemands et des sceaux à l'aigle guerrier... une enveloppe sur laquelle il avait immédiatement reconnu l'écriture de sa mère...

« *Mon chéri...*

*Merci pour les dollars...*

*Tu as peut-être entendu parler du grand mur que les Allemands ont construit...*

*Heureusement la rue Sienna est restée à l'intérieur, ce qui est une chance, car sinon on aurait été obligés d'abandonner l'appartement et de déménager...*

*Comme ça, au moins, on a pu éviter qu'il soit saisi...*

*La vie n'est pas facile, mais on s'organise...*

*Le problème c'est la foule...*

*Ils ont emmené beaucoup de Juifs des autres quartiers...*

*Ils remplissent les rues de tristesse...*

*On peut dire que nous, on a eu de la chance...*

*Même si, comme tout le monde, on a du mal à trouver de quoi se nourrir...*

*J'ai dû vendre les bijoux qui me restaient et le manteau de fourrure que m'avait offert ton père pour mes quarante ans... tu t'en souviens... !?*

*Envoie-nous tout ce que tu peux...*

*Ton grand frère t'embrasse...*

*Il demande que tu lui écrives...*

*Ta mère qui t'aime... »*

Vicente avait répondu à sa mère immédiatement...

Il lui avait envoyé des mots qui se voulaient rassurants...

Il lui avait proposé ce qu'il lui avait déjà proposé auparavant... juste avant le début de la guerre... de le rejoindre en Argentine...

A l'époque, elle avait refusé parce que Berl et Rachel ne voulaient pas quitter la Pologne et qu'elle ne voulait pas s'éloigner d'eux...

Vicente savait qu'il aurait été impossible de convaincre sa sœur, puisqu'elle s'était mariée avec ce communiste qui croyait qu'avec les Russes il allait changer le monde...

Mais en ce qui concerne son grand frère, Berl, qui s'était marié avec une femme qui était aussi médecin et qui venait d'avoir un fils, Vicente pensait que sa mère arriverait à le persuader de venir le rejoindre à Buenos Aires avec sa famille...

Cette fois-ci, avec des mots plus doux que ceux qu'il avait employés à l'époque, Vicente lui avait écrit qu'il savait que maintenant c'était devenu difficile, mais qu'après la guerre, il espérait qu'ils viendraient tous le retrouver...

Après le déjeuner, Vicente n'arrivait plus à penser à rien d'autre qu'à sa mère...

- *J'aurais dû insister... ! jamais je n'aurais dû la laisser rester à Varsovie...*

Rosita avait remarqué son étrange état...

Elle avait remarqué la lettre qui dépassait de la poche...

- *Qu'est-ce qu'elle te dit... !?*

- *Rien de spécial... je te la traduirai plus tard...*

Elle avait pris son mari dans ses bras...

Sans un mot, elle l'avait serré contre elle...

Sans un mot, elle l'avait embrassé sur le front, sur les paupières, sur les joues...

Quelques années auparavant, Rosita lui avait conseillé, s'il voulait vraiment que sa mère vienne s'installer avec eux, d'aller la chercher...

Mais Vicente n'avait rien fait...

S'éloigner de sa mère en 1928, l'avait tellement soulagé...

Etre loin d'elle, aujourd'hui, le torturait tellement...

Ce soir-là, durant le repas, Vicente avait parlé des vacances prochaine et proposé d'aller en Uruguay...

Et puis, il avait confié à sa femme son désir, dès que le magasin tournerait tout seul, de chercher un bon fournisseur de meubles New Style pour ne plus se contenter de vendre uniquement les meubles rustique fabriqués par son beau-père...

Le Père de Rosita avait ouvert le magasin à Vicente pour qu'ils vivent mieux... mais elle aimait aussi que son mari veuille autre chose... qu'il veuille toujours plus que ce que la vie (ou son père) lui offrait...

C'était pour cette ambition naturelle dont il ne se vantait jamais, qu'elle l'admirait tellement...

- *Ah au fait... ! on est invité à la bar-mitzvah du fils d'Esther... !?*

- *Quelle idée de continuer à fêter ces machins... !*

- *Ça n'est une idée si farfelue... ! on est quand même toujours un peu juifs, non... !?*

- *Juifs... !? mais on ne fait plus rien comme des Juifs... ! même tes parents, malgré leur accent à couper au couteau, ils préfèrent se parler en espagnol qu'en yiddish...*

Vicente et Rosita avaient continué de discuter de la vie de tous les jours, se chamaillant avec tendresse, comme un couple que rien ni personne ne pourrait jamais séparer...

Les vacances s'étaient bien passées... et la vie avait repris son cours... *inévitablement*...

Pour la famille Rosenberg à Buenos Aires, la vie avait repris *inévitablement* son cours... en ce mois de mars 1941, alors que les nouvelles qui parvenaient d'Europe étaient de plus en plus tragiques... !?

- Vicente s'était mis à lire assidûment les journaux et les nouvelles de Pologne avaient fini de transformer l'amour qu'il avait eu pour ce pays en une haine profonde... Cette haine qu'il commençait d'éprouver pour la Pologne, il l'éprouvait également et davantage encore pour l'Allemagne et les Allemands...

Pendant ses dernières années de lycée à Varsovie, Vicente avait découvert et adoré la poésie allemande... Goethe... Schiller... Hölderlin... Novalis et Heine...

A 22 ans, sa langue naturelle était le polonais et il parlait mieux l'allemand que sa vraie langue maternelle... le yiddish...

A cette époque, la Pologne restait sa patrie et l'Allemagne un possible paradis...

À partir de ce triste mois de mars 1941, Vicente allait éprouver une double haine de lui-même... il allait se détester parce qu'il s'était senti polonais et il allait se détester davantage encore parce qu'il avait voulu être allemand...

- *Pourquoi, jusqu'aujourd'hui j'ai été enfant... adulte... polonais... soldat... officier... étudiant... marié... Père... argentin... vendeur de meubles... mais jamais juif... !?*

Être *juif*, pour lui, n'avait jamais été si important...

Et pourtant, *être juif*... soudain était devenu la seule chose qui importait...

L'une des choses les plus terribles de l'antisémitisme est de ne pas permettre à certains hommes et à certaines femmes de cesser de se penser comme juifs... c'est de les confiner dans cette identité au-delà de leur volonté... c'est de décider, définitivement, qui ils sont...

Vicente, commençait simplement de comprendre que l'antisémitisme a besoin de Sémites pour exister... Mais...

**« Est-ce qu'un Juif qui n'est pas croyant est aussi juif qu'un Juif qui a la foi... !?**

**Est-ce qu'un Juif dont les parents ou les grands-parents ne sont pas tous juifs est vraiment juif... !?**

**Les Juifs partiels... les quart-Juifs... et les Juifs à demi et aux trois quarts, sont-ils aussi nocifs que les Juifs entiers... !! »**

Voilà ce qui avait plongé pendant des années l'administration nazie dans des affres inattendues...

Comprendre exactement pourquoi, à ce moment précis de l'histoire, les antisémites allemands ont eu besoin non seulement de définir les Juifs, non seulement de les exproprier, non seulement de les concentrer, non seulement de les déporter, mais de les détruire par ce qu'ils étaient juifs, n'est pas chose facile...

Vicente avait recommencé à aller au *Tortoni* tous les vendredis...

Les discussions avec Sammy et Ariel tournaient maintenant toujours autour du sujet qu'il avait tant cherché à éviter... la situation en Europe...

Au mois de mars 1941 un ami d'Ariel, François Martin, un français exilé à Buenos Aires, avait parlé de cette lubie... (que les nazis venaient finalement d'abandonner) qui consistait à vouloir envoyer un million de juifs par an à Madagascar...

*Madagaskar Projekt*, élaboré par les Allemands, était de se faire céder l'île de Madagascar par la France pour se débarrasser des juifs en constituant une réserve juive qui aurait à sa tête un Gouverneur SS...

- *En fait ce qu'ils veulent faire les Allemands ce n'est pas très différent de ce que veut faire ton cousin... en Palestine... !?*
- *Oui Sammy... sauf que mon cousin et ses amis de La Idea Sionista, ils veulent qu'on parte tous en Palestine pour être ensemble ET... heureux...  
Parce que... tu vois... je ne suis pas sûr que ce soit le cas des nazis...*
- *Oui... ! peut-être... en tout cas, je ne vois pas du tout ce que j'irais faire au fin fond de l'Afrique... surtout entouré de gens comme vous... !!*

Ariel avait souri à ces mots prononcés par Sammy...

*Moi non plus, je ne voudrais jamais vivre dans un pays où il n'y aurait que des Juifs... c'est ridicule d'imaginer ça... !! D'ailleurs, imagine à quel point cette définition est ridicule... si je me marie avec une goy, mes enfants ne seront pas juifs... mais si eux, à leur tour, tout goyim qu'ils soient, ils épousent une Juive... j'aurai des petits-enfants juifs... !! c'est pas aberrant, ça... !!?*

- *Et toi Wincenty... tu en penses quoi de tout ça... !?*

- *Je ne sais pas...*

*Ces derniers temps, bizarrement, même si je ne sais pas vraiment ce que c'est, je me sens de plus en plus juif...*

Ariel l'avait regardé avec douceur...

- *Tu veux dire quoi exactement... !?*

- *Tu te rappelles Pawel, à l'armée... !?*

- *Pawel avait une mère juive et un père chrétien...*

*Et il disait toujours que c'était bizarre, parce que si on lui demandait s'il était chrétien il disait toujours non et ça s'arrêtait là... mais si on lui demandait s'il était juif, il disait toujours non... mais il se sentait coupable...*

*C'est comme si cette origine juive était une grosse valise qu'il allait falloir se trimballer pendant toute notre existence...*

Et Vicente, de plus en plus fiévreux et de plus en plus désespéré, presque au bord des larmes, avait continué...

*Un peuple sans Etat... une manière de survivre comme si on était vraiment une communauté échafaudée, non pas sur des Rois, sur une langue, sur une terre... juste sur quelques livres et un petit tas de souvenirs qu'on se rappelle à peine...*

*Et aussi sur l'idée qu'un Dieu nous a choisis pour quelque chose... même si personne ne sait au juste quoi...*

Vicente avait posé ses deux mains sur le bras d'Ariel ...

- *Oui... ! oui... !! c'est ça... ! c'est exactement ça... !! on est différents...*

*On a été élus... mais on n'a jamais vraiment su pourquoi on avait été élus...*

*Et le plus beau... et le plus triste à la fois... c'est qu'on n'arrêtera jamais de se le demander... et qu'on ne le saura jamais...*

Vicente avait allumé une cigarette

Sammy et Ariel avaient recommencé à jouer au billard, mais ce dernier venait de rater son coup...

Tout en payant à son ami les trente pesos qu'ils avaient pariés, il dit...

- *Avant, en Grèce et même à Rome, lorsqu'on perdait, c'était parce que les dieux l'avaient voulu... et puis après, pour les chrétiens, c'était parce que leur dieu les avait abandonnés...*

*Nous, les Juifs, on perd toujours à cause des autres... c'est toujours la faute des autres... pour nous prouver à nous-mêmes que nous sommes uniques... que nous sommes bien les élus... puisque nous sommes les seuls à souffrir tellement...*

Vicente avait alors regardé Ariel avec une grande affection et il avait conclu par ces mots...

- *C'est vrai... !*

*Notre Bonheur est le résultat d'un malheur extrême...*

*« Wincenty... mon Wincenty... mon cœur... mon enfant...*

*Tout est devenu compliqué ici...*

*Beaucoup de voisins de l'immeuble sont morts ces derniers mois...*

*On ne sait pas ce qu'on va devenir...*

*Les Allemands ne nous parlent plus... ils nous traitent comme des animaux...*

*Dans les rues les gens meurent de faim et on ne s'arrête même plus pour contempler les cadavres...*

*Heureusement que tu es loin d'ici, mon Wincenty chéri... et heureusement que ta sœur a pu partir en Russie...*

*Ta mère qui pense toujours à toi... »*

Vicente avait reçu cette lettre, postée dans le ghetto de Varsovie le 6 septembre 1941, le matin du 13 octobre...

Lorsqu'il avait fini de la lire, son regard s'était perdu dans le vide insondable qui s'étendait au-delà des murs de leur petit appartement...

Il avait contemplé sa femme...

Puis il lui avait dit ce que disait la lettre...

Puis, il avait laissé l'enveloppe glisser de sa main vers le sol...

Ce même jour, à douze mille cinq cents kilomètres de Buenos Aires, dans la petite ville de Rastenburg, près de ce que l'on appelait, *la tanière du loup*... autrement dit, *le quartier général de Hitler*... le Reichsführer Heinrich Himmler rencontrait le chef de la SS et de la police du Gouvernement général, Friedrich-Wilhelm Krüger et le chef de la SS et de la police du district de Lublin, Odilon Globocnik... afin de discuter sérieusement de ce qui deviendrait le premier massacre institutionnel et industrialisé de l'histoire de l'humanité...

Mille cinq cents ans s'étaient déroulés depuis que le christianisme était devenu une religion d'Etat...

Mille cinq cents ans, au cours desquels une progression on ne peut plus cohérente avait élaboré un discours qui avait commencé par dire aux Juifs...

« *Vous n'avez pas le droit de vivre parmi nous si vous restez juifs* » puis... « *Vous n'avez pas le droit de vivre parmi nous...* » pour arriver enfin à ... « *vous n'avez pas le droit de vivre...* »

Au début du mois de juillet Hitler avait annoncé qu'il souhaitait la déportation de tous les Juifs des territoires occupés par l'Allemagne vers des camps de travail en Pologne...

Les nazis avaient déjà assassiné des milliers de Juifs et ils continuaient de le faire...

Ils les laissaient mourir de faim ou de maladies dans les ghettos

Mais au mois de septembre 1941, ils avaient compris que cette méthode d'assassinat par balle ne pouvait pas fonctionner en vue du massacre à venir... celui de plusieurs millions de personnes, pour deux raisons... les soldats éprouvaient des problèmes psychologiques à force de tuer des Juifs de sang-froid... et... le coût en munitions était trop élevé...

À la fin de l'été, la décision concrète d'une nouvelle façon de les tuer tous, fut prise de les supprimer d'une manière industrielle...

La solution ne serait plus *territoriale*... elle devenait *finale*...

Vicente bien sûr, n'était pas encore au courant de tout ça...

Il ne savait pas que les Allemands avaient commencé la construction des camps d'extermination et il ignorait également, malgré ce que lui avait écrit sa mère, les véritables conditions de vie dans le ghetto de Varsovie...

Plus tard, il saurait...

Après avoir dit à Rosita ce que disait la lettre de sa mère, Vicente s'était tu...

Il avait accepté pendant un court instant le réconfort de sa tendresse, puis il s'était levé... il avait pris sa veste et il s'était dirigé vers la porte de l'appartement...

Puis, sans un mot, il avait fait un infime sourire à sa femme... il avait adressé un infime regard à son fils... et il avait quitté l'appartement...

- *Que sont les mots... !?*

*À quoi ils servent... !?*

*Pourquoi lui parler... !?*

*Il faudrait que je lui raconte toute l'histoire, depuis le tout début...*

*Depuis que je suis parti de Varsovie... ou depuis qu'on est partis de Chelm quand j'avais douze ans...*

*Mais comment lui raconter tout ça... !?*

*Maintenant... alors que je ne lui ai jamais rien raconté pendant toutes ces années... !?*

*Pourquoi je ne lui ai jamais parlé de l'université... !? de Varsovie... !? de la honte que j'ai éprouvée la première fois où ces étudiants polonais se sont moqués de moi parce que j'étais juif... !?*

*Et elles... pourquoi n'a-t-elle jamais éprouvé le besoin de me raconter comment sa mère et son père avaient fui les pogroms... !?*

*Pourquoi depuis qu'on se connaît, nous n'avons jamais eu besoin de parler du passé... !?*

*Comment a-t-on pu vivre ensemble toutes ces années comme si le passé n'existait pas... !?*

*Et maintenant... maintenant qu'il faudrait lui dire... maintenant qu'il faudrait parler aux enfants... maintenant que je devrais crier ma haine et ma peur... maintenant que je sais ce qui se passe là-bas... maintenant que je sais que jamais sans doute je ne réussirai à ce que ma mère et mon frère viennent à Buenos Aires... maintenant qu'il n'y a rien d'autre qu'un vide immense qui s'étend devant moi... maintenant... est-ce que j'ai le droit de leur dire... !?*

*Est-ce que j'ai le droit de leur demander de partager ma peine... !?*

Vicente avait l'impression que sa tête allait exploser...

Il était sorti dans la rue et il se disait qu'il fallait absolument arrêter... arrêter de parler... se taire... arrêter de penser...

Et il marchait... et il pensait... et de nouveau tous les mots lui devenaient insupportables...

Pendant toutes les années 1930, même s'il s'était senti parfois soulagé d'avoir réussi à s'éloigner de sa mère, il avait cru sincèrement que si quelque chose de mauvais arrivait en Pologne, ce serait lui qui sauverait sa famille...

Mais quelque chose de pire que tout ce qu'il avait imaginé était en train d'arriver et il ne pouvait rien faire...

Jusqu'au 16 juillet 1942 pour être tout à fait précis, Vicente avait continué de beaucoup lire les journaux en cherchant des pistes qui lui permettraient de comprendre ce qui se passait dans ce pays qu'il avait considéré comme sa patrie...

Mais les informations étaient toujours confuses...

les nouvelles étaient toujours accompagnées de *peut-être...* de *on dit...* de *sans doute...*

Le 18 février 1941, Anthony Eden, le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères britannique parlait des ghettos... des déportations et d'exécutions massives... mais ses propos n'avaient pas été confirmés et ils s'étaient perdus dans le brouhaha constant et inconsistant de l'actualité...

La lettre de sa mère, brusquement, avait ouvert les yeux de Vicente...

Il ne savait toujours pas toute l'atrocité de la réalité, mais il en savait assez pour ne plus pouvoir vivre comme il avait vécu jusque-là...

C'est pour ça qu'il avait choisi, sans en avoir encore tout à fait conscience, de se taire...

Au *Tortoni*, Ariel regardait fixement son ami d'adolescence jouer avec son carré de sucre...

Concentré sur le vide désespéré dans lequel il vivait depuis quelque temps,

Quelque chose dans la blancheur en général l'attirait de plus en plus...

Ses pensées semblaient s'enfuir vers cette couleur et s'y perdre, comme dans l'espace illimité d'un autre silence...

Ce jour-là, ce 17 janvier 1942, Vicente était sorti rapidement du café...

Il avait décidé de rentrer à la maison pour le dîner...

Sa femme et ses enfants lui manquaient...

Une fois à table, Vicente, comme il le faisait depuis plusieurs semaines déjà, n'avait pas prononcé le moindre mot...

Vicente avait fini par lever ses yeux du vide dans lequel ils étaient perdus... vers le vide qu'il voyait dans ceux de sa femme, encore pleins de tendresse et d'inquiétude pourtant...

Après un moment, Vicente avait tourné son regard vers son fils qui poursuivait ses derniers gnocchis sur la faïence blanche de son assiette...

L'assiette de son fils, comme le sucre et la coupelle de la tasse du *Tortoni*, avaient ressuscité en lui le souvenir de la neige... la neige de Pologne... la neige de son enfance... la neige qui en ce moment même, devait recouvrir les champs autour de Varsovie et la boue et les rues du ghetto, où il espérait que sa mère et son frère étaient encore en vie...

« *Est-ce qu'elle peut se laver les mains avant de manger... !?* »

Trois jours plus tard... le 20 janvier 1942, dans une villa très calme isolée dans un grand parc d'un quartier chic au sud-ouest de Berlin, s'était tenue la fameuse *conférence de Wannsee*...

Quinze des plus hauts responsables du III<sup>e</sup> Reich s'étaient retrouvés pour discuter de l'organisation administrative, technique et économique de *la solution finale*, voulue par Hitler...

Heydrich avait ouvert la conférence en rappelant qu'il restait à peu près onze millions de Juifs vivant en Europe...

Le but était qu'à la suite de ce qu'ils avaient à accomplir, il n'y ait plus jamais de *problème* juif à résoudre...

Onze millions de personnes...

Onze millions de personnes à assassiner...

Peut-on penser l'impensable... !?

Peut-on comprendre l'incompréhensible... !?

Peut-on imaginer ce que personne n'a jamais vu... !? ce que personne n'a encore jamais cru que l'homme serait capable de faire... !?

Comme la plupart des Juifs dans le monde, Vicente n'avait pas pu imaginer ce qu'il allait savoir plus tard... que des milliers de personnes étaient assassinées chaque jour d'une balle dans la tête ou conduites dans des chambres à gaz... que des milliers de corps étaient brûlés dans ces fours dont les flammes touchaient le ciel...

Depuis qu'il avait commencé d'entrevoir ce qui se passait en Europe, Vicente s'était senti de plus en plus juif... mais cela ne servait toujours pas à le rassurer...

Franz, le jeune vendeur allemand que Vicente avait engagé au début du mois de décembre 1940, s'était occupé de plus en plus et de mieux en mieux du magasin...

Un soir, en fermant la boutique, Franz avait confié à Vicente que c'était son anniversaire... et Vicente l'avait invité à boire une bière...

Il aimait encore partager son silence avec Franz...

Puis, ce dernier avait commandé une autre bouteille...

- *Celle-là, elle est pour moi...*
- *Ça va... avait répliqué Vicente... tu va laisser payer ton patron, ce soir...*
- *Vous n'êtes pas que mon patron... avait dit Franz avant de rougir un peu... Vous avez été comme un père pour moi...*
- *Un père... !?*
- *Oui, enfin... je ne sais pas... un père spirituel...*
- *Me parler en allemand, alors que je venais d'arriver... alors que vous ne saviez rien de moi...*
- *J'ai juste vu que tu n'étais pas d'ici et j'ai imaginé que...*
- *Vous auriez pu me parler en polonais... ou en yiddish...*

Vicente, le cœur soudain rempli de rage et de honte, avait baissé le visage...

- *J'ai toujours aimé l'allemand...*

Comprenant sa douleur, Franz avait gardé le silence un instant...

- *Un jour... il y a longtemps, vous m'avez demandé si j'étais juif...*  
*Mais vous ne m'avez jamais demandé pourquoi on était partis d'Allemagne, mes parents et moi...*  
*On a fui l'Allemagne parce que mes parents sont communistes... et moi aussi...*  
*J'ai toujours adhéré aux idées de Lénine... et de Trotski, surtout...*

Agacé par le tour que prenait la discussion, Vicente s'était retourné vers la rue... et pour éviter de lui dire que 20 ans auparavant, il les avait détestés... les communistes... qu'il s'était battu contre eux... Vicente avait vidé son verre...

Pendant des mois, Vicente avait ressenti une sympathie de plus en plus grande pour ce garçon cultivé avec qui il avait souvent discuté de poésie, jusqu'au moment où, quelques semaines après avoir reçu la lettre de sa mère, il n'avait plus supporté sa présence et l'avait licencié pour une raison anodine...

L'été avait laissé la place à l'automne... l'automne à l'hiver...

Pendant ce temps, en Europe, Paris subissait les premiers bombardements de *la Royale Air Force*, quant à la Wehrmacht, elle s'emparait de Sébastopol...

Le jeudi 16 juillet 1942, le jour même où à Paris des policiers et des gendarmes français arrêtaient quelques treize mille Juifs (dont un peu plus de quatre mille enfants) pour les déporter à Auschwitz... Ariel avait bravé la pluie argentine jusqu'au magasin de meubles de Vicente...

Il était venu lui montrer un exemplaire d'un journal anglais, le *Daily Telegraph*, qui venait de publier ce que l'on peut considérer comme l'un des plus grands scoops de l'histoire...

Le titre de l'article était : ***Les Allemands tuent 700 000 Juifs en Pologne...***

Et le sous-titre : ***Des chambres à gaz mobiles...***

Ce scoop incroyable faisait deux colonnes dans la page 5 d'un journal qui en comptait six... et le moins qu'on puisse dire c'est que sa parution, à l'époque... n'avait pas produit quoi que ce soit de retentissant... Samuel Zygelbojm, l'auteur de cet article, avait même été accusé d'avoir tout inventé...

Vicente s'était levé et s'était dirigé vers la porte...

Il avait tourné posément l'écriteau qui pendait à l'entrée pour indiquer que le magasin était fermé... puis, il s'était approché à petits pas d'un modèle de tourne disque qu'il avait mis en vente quelques jours plus tôt...

Il avait posé un disque dessus avant de s'asseoir dans un fauteuil...

Et comme le *Concerto pour piano n° 24* de Mozart commençait, il avait fermé les yeux...

\*

La réalité en Europe, en juillet 1942, était encore pire que ce que décrivait l'article du *Daly Telegraph*...

Les chambres à gaz mobiles (la première génération de camions mobiles) avaient été remplacées par des chambres à gaz fixes qui fonctionnaient déjà, depuis les mois de mars et avril, dans les camps d'extermination de Belzec... Chelmno et Auschwitz... et le 19 juillet 1942, Himmler avait signé l'ordre de déclencher l'opération *Reinhard*, dont le but était qu'il n'y ait plus aucune personne d'ascendance juive dans le Gouvernement général avant le 31 décembre...

A Varsovie, les Allemands avaient commencé à partir du 22 juillet 1942, ce qu'ils avaient appelé *le repeuplement vers l'Est*... et qui était en fait la déportation de tous les Juifs du ghetto vers le camp d'extermination de Treblinka II...

Pendant huit semaines, à peu près sept mille personnes étaient déportées chaque jour...

Les rafles dans le ghetto se faisaient de jour comme de nuit...

Les Juifs étaient emmenés vers la gare de triage de Varsovie, puis en train jusqu'au camp de Treblinka, situé à 80 kilomètres...

Le chemin qui menait vers les douches... et que devaient emprunter, durant l'été 1942, plus de 300 000 Juifs du ghetto de Varsovie, puis dans les mois qui ont suivi, plus de 450 000 Juifs d'autres villes avait été appelé par les nazis... *Himmelstrasse*... ***le chemin du ciel***...

Pendant ce temps, à Buenos Aires, les semaines inconsistantes de l'hiver austral défilaient et Vicente n'avait plus aucune nouvelle de sa mère...

Pour ne plus penser à elle, il s'efforçait aussi de ne jamais penser à Rosita ni à ses enfants, ni à lui-même...  
***Se taire... ! Oui, se taire... !!***

Ne plus savoir ce que *parler* veut dire... ce que *dire* veut dire... ce qu'un mot désigne... ce qu'un nom nomme...

Oublier que les mots, parfois, forment des phrases...

Il aspirait à un silence si fort... si continu... si insistant... si acharné... que tout deviendrait lointain... invisible... inaudible...

Vicente voulait faire taire les voix des autres... les voix autour et sa voix à lui aussi...

Ou plutôt, il voulait faire taire ses voix... celles qui lui faisaient encore, rarement... prononcer des mots que les autres pouvaient entendre et aussi cette autre voix, muette, intérieure... qui lui parlait de plus en plus... *la voix de sa conscience*...

Il voulait que tout soit, pour toujours, aussi silencieux qu'une grande plaine enneigée...

Et pour ça, la musique l'aidait énormément...

*La Passion* selon Saint Matthieu... *les concertos pour piano* de Mozart et surtout, les compositions légères de Beethoven, *la sonate au clair de lune*... *les Bagatelles*... *les Variation*...

Trois Allemands... !

Même si Mozart... Mais après quelques semaines, la musique aussi avait cessé de lui être nécessaire...

Le silence qu'il s'imposait avait suffi à ce que rien d'autre que des considérations sans intérêt ne passe plus par son cerveau...

Plus de mots... plus de langues... plus de noms... plus de noms pour rien... ni pour la musique... ni pour le piano... pour la chaise... la table... ni vitrine... magasin... rue... voiture... ville... pays... plus...

Plus... de... mot...

Rosita supportait tant bien que mal cette nouvelle manière de vivre...

Souvent, elle le regardait aller et venir en respectant le silence qu'il lui imposait...

Ne sachant pas au juste quels étaient les Monstres qui s'agitaient dans son esprit, elle se demandait ce qu'elle avait fait... de quoi elle était coupable...

Rosita se posait beaucoup de questions... mais elle ne trouvait aucune réponse...

Vicente vivait dans un monde où elle n'existait presque plus...

Comment aimer un homme qui n'est même pas là lorsqu'il est là... !?

Vicente comme presque chaque dimanche depuis des semaines et des semaines, sortait de la maison, épuisé de se réveiller très tôt et passait une bonne partie de la journée à marcher... errant telle une âme en peine dans les rues de Buenos Aires...

Il avait aimé cette ville...

Il avait aimé marcher... parcourir les rues... les découvrir...

Entre le moment où il était arrivé à Buenos Aires en avril 1928 et cet hiver de 1942... les rues de la ville s'étaient animées d'une vie incroyable...

L'Argentine avait retrouvé l'opulence qu'elle avait connue dans les années 1910...

A cause du conflit qui dévastait l'Europe, l'immigration avait redoublé... entraînant non seulement ces pauvres Italiens et ces pauvres Espagnols qui n'avaient jamais cessé d'immigrer depuis la fin du XIX<sup>e</sup>

siècle, mais également des artistes et des intellectuels célèbres, ainsi que des familles européennes bien plus fortunée que celles qui les avaient précédées...

Les magasins ne désemplissaient pas, la moindre affaire prospérait...

Seul Vicente dans cette ville immense, dans cette ville en fête, se sentait de plus en plus pauvre... de plus en plus démuné...

Alors, si avant la guerre, Vicente avait adoré marcher dans ces rues... maintenant, il marchait interminablement, les yeux rivés sur ses pieds...

Marcher seul a toujours permis aux hommes de se taire... et de penser...

Vicente, pourtant, marchait uniquement pour que le silence accompagne ses pas...

Il aspirait à ce que les mots s'absentent tellement de son esprit... que la pensée elle-même disparaisse...

Malheureusement, si le silence est le contraire de la parole, rien n'est le contraire de la pensée...

Rien ne s'oppose à cette activité de l'esprit... *ne pas penser*... n'est qu'une autre manière de penser...

***Et Berl... !***

***Comment mon frère... mon frère aîné, si grand si fort... comment les allemands auraient-ils pu l'humilier... l'écraser à ce point... !?***

Malgré la lettre de sa mère, malgré l'article du *Daily Telegraph*, Vicente n'avait qu'une idée très vague de ce qui se passait réellement en Europe...

Ne pouvant pas imaginer ce qu'est le meurtre de centaines de milliers de personnes, la plupart des gens n'y croyaient toujours pas...

Et puis, le 25 novembre 1942, le *New York Times*, avait publié un article sur les camps de Belzec... Sobibor et Treblinka et sur les chambres à gaz et les fours crématoires d'Auschwitz...

Mais l'article n'était paru qu'en page 10 du journal et une fois encore... il n'avait eu qu'un écho limité...

D'ailleurs non seulement Vicente, mais tout le monde a eu du mal à nommer cet événement...

Au début, ça ne s'appelait ni *shoah* ni *holocauste*...

Au début, ça ne s'appelait pas...

On parlait d'*événement*... de *catastrophe*... au tout début, ça n'avait pas vraiment de nom...

A part pour les nazis, qui l'avaient appelée *solution territoriale*... puis *solution finale*...

Ce qui se passait en Europe, pendant des années, a été... *ce qui arrivait et qui ne s'appelait pas*...

Comme disait Churchill, c'était ***un crime sans nom***...

Puis, on a préféré parler de *génocide*... un terme hybride composé du préfixe grec *genos*... qui désigne un groupe de même origine... et du suffixe latin *cide*... dérivé du verbe *caedere* (tomber.... Abattre...)

Créé par un Juif polonais en 1944 et choisi par l'ONU à cause de la Seconde Guerre mondiale, ce substantif n'a pourtant jamais été réservé à l'extermination du peuple juif... ce qui a toujours dissuadé de l'utiliser ceux qui considèrent que la *Shoah* a été une entreprise unique dans l'histoire de l'humanité...

Peu après, les anglophones ont tenté le terme d'*Holocauste*...

Mais l'holocauste a toujours été un sacrifice... un sacrifice à des dieux, même...

Celui qui a choisi le mot *Holocauste* pour signifier le massacre de Juifs avait-il ce sens en tête...

*Holocauste*... employé dès l'époque talmudique pour désigner la destruction de Jérusalem...

Mais également *Hourbane*... dont le choix a été dicté par le désir d'inclure l'événement dans une continuité de catastrophes et de destructions dont les Juifs ont été les victimes...

En France, à partir des années 1960, un autre terme a commencé de prendre le dessus... le mot biblique *Shoah*...

Ce terme, apparu dès 1933, veut dire... *destruction*...

Destruction sans demande... sans prière...

Destruction de type naturel ou fatal...

Destruction où il n'est question d'aucun dieu...

Un soir du début du mois de février 1943, Vicente et Rosita avaient reçu la visite d'un homme d'une trentaine d'années que ni l'un ni l'autre ne connaissaient...

Le docteur Moshé Feldsher...

En voyant ses vêtements bien trop chauds pour la saison, Vicente avait tout de suite deviné qu'il était arrivé à Buenos Aires depuis peu...

Moshé Feldsher était un ami de Berl, son frère... et comme lui, il était médecin...

Il avait travaillé à ses côtés dans le ghetto, d'où il avait réussi à fuir six mois plus tôt...

En yiddish, il avait raconté les premiers mois dans le ghetto...

***On nous consultait pour diverses maladies, surtout le typhus et la tuberculose...***

***On travaillait seize... dix-huit heures par jour...***

***Puis, peu à peu, comme tous les médicaments venaient à manquer, on ne s'est plus intéressés qu'à une seule maladie... la seule sur laquelle on ne nous avait jamais rien enseigné pendant nos études...***

***La faim...***

Avec un effort immense pour vaincre le silence qui le submergeait depuis des semaines, Vicente avait réussi à articuler trois mots dans cette langue qu'il n'avait plus parlée depuis qu'il avait quitté Varsovie...

- ***Et ma Mère... !?***

*Lorsqu'il avait réussi à fuir... lui avait-il dit... elle était encore en vie... et bien qu'affaiblie... elle n'avait souffert ni de la tuberculose ni du typhus...*

Moshé Feldsher avait fini son café... puis il était parti...

La journée n'en finissait pas de finir...

Le ciel était déjà sombre...

La journée mourait lentement...

Elle mourait lentement d'une lente mort sanglante...

Cette nuit-là, il avait rêvé qu'il était dans son lit et qu'il se réveillait...

Il se levait et il remarquait qu'on avait construit un mur autour de lui...

Il essayait alors, de sauter... de creuser... de frapper... mais le mur était très haut et il était indestructible...

Comme il se débattait, le mur commençait doucement à grincer et à bouger et à se resserrer... de plus en plus... jusqu'à ne plus laisser aucun espace libre...

Vicente frappait le mur de toutes ses forces et il hurlait et il luttait et il étouffait et il hurlait encore... mais cela ne servait à rien... le mur se resserrait de plus en plus... l'étouffant de plus en plus...

Soudain... Vicente remarquait qu'il avait un couteau dans la main...  
Désespérant de trouver un peu d'air... il arrivait à cogner le mur et à le percer...  
Il le trouait, faisant une entaille... et cette entaille se mettait à saigner...  
Et elle lui faisait mal...

Comprenant que le mur était sa propre peau et qu'il n'avait d'autre choix que de mourir étouffé ou de se mutiler pour mourir également, Vicente s'était réveillé hors d'haleine...  
Il était presque midi...

La vie de Vicente Rosenberg, comme tant de vies de plusieurs millions de Juifs... de centaines de milliers de Tsiganes et de dizaines de milliers de communistes qui avaient perdu ou qui allaient perdre leurs proches dans les camps... sa vie à lui, Vicente se poursuivait sans aller nulle part... sans but... absolument dépourvue de sens...

Parfois, il aimait *presque* vivre comme il faisait... *presque* pour faire taire sa culpabilité...  
Jouer jusqu'à l'aube et perdre tout ce que le magasin lui rapportait...  
Comme si de tout perdre pouvait suffire à payer ses dettes...

Rosita ne savait plus quoi faire...  
Elle laissait divaguer ses souvenirs...  
Elle pensait à ses mains... à ses yeux... à sa langue qui avaient goûté tout ce qu'elle avait de savoureux dans son être...  
Elle se souvenait et parfois ça la rendait heureuse... et ça la faisait sourire...  
Et souvent... beaucoup plus souvent... elle se souvenait et ça la rendait malheureuse... ça lui faisait mal...  
Alors, elle pleurait désespérément...

Elle comprenait que Vicente n'arrivait pas à se pardonner de ne pas pouvoir sauver sa mère, mais elle ne savait pas comment faire pour l'aider...

Un événement indépendant de sa volonté allait pourtant bouleverser la douloureuse monotonie de ces jours sombres...

Un soir après le travail, quelques semaines à peine après la visite du docteur Moshé Feldsher... comme Vicente était en compagnie de Sammy au *Tortoni*...  
Ariel était entré dans le café en trombe... un immense sourire aux lèvres...

On était à la fin du mois d'avril 1943 et Ariel s'était précipité vers ses amis pour leur montrer la une de *La Idea Sionista*...

**« Les habitants du ghetto de Varsovie avaient pris les armes contre les Allemands... »**

Sammy et Vicente n'avaient pas tardé à partager l'enthousiasme d'Ariel...  
Ils avaient bu et ils avaient parlé...  
Et ce soir-là... pour la première fois depuis des mois, Vicente avait gagné aux courses...  
Rosita l'avait regardé... stupéfaite par le sourire qui éclairait son visage...

La lutte, rue par rue... maison par maison... allait durer presque un mois...  
Tout ce temps, à Buenos Aires, Vicente allait recommencer à parler, mais également à s'occuper de ses enfants et à aimer sa femme...

Mais l'espoir avait été de courte durée...

Le 16 mai, malgré quelques combats sporadiques qui allaient durer jusqu'au mois de juillet, Jürgen Stroop le chef de la police et des SS du district de Varsovie, faisait exploser la Grande Synagogue pour célébrer la victoire contre l'insurrection...

*Une immense explosion a fait monter des flammes jusqu'aux nuages...*

*Une allégorie inoubliable du triomphe sur la juiverie...*

C'est en ces termes que Stroop avait raconté l'explosion...

*Wincenty chéri,*

*Je n'ai plus reçu aucune nouvelle de toi...*

*Peut-être tu m'as écrit mais le courrier ne marche plus comme il marchait avant...*

*Plus rien ne marche comme ça marchait avant...*

*J'espère quand même que tu recevras cette lettre...*

*Shlomo m'a dit qu'il arriverait à la faire passer de l'autre côté pour qu'on te l'envoie...*

*On a presque tout vendu...*

*Les meubles... les livres... les vêtements... mais plus rien n'a la moindre valeur...*

*Le peu qui reste, même la dernière bague que j'avais gardée... celle que ton Père m'avait offerte quand on s'est connus, ne vaut plus rien maintenant...*

*La seule chose qui a de la valeur, c'est la nourriture...*

*Et comme tout le monde... nous avons faim...*

*C'est une sensation terrible...*

*Jamais je n'aurais cru qu'on pouvait avoir faim comme ça...*

*Hier, Berl a vu deux hommes dans la rue frapper un enfant pour quelques pommes de terre...*

*L'enfant n'avait pas encore dix ans...*

*Ils l'ont laissé sur le trottoir, à moitié mort...*

*Les soldats allemands viennent la nuit et ils entrent dans les appartements...*

*Ils tuent sans raison...*

*Ils disent qu'ils font ce qu'on leur dit de faire...*

*Certains sont ivres et ils viennent avec des haches... mais la plupart ont des regards qui, avec l'hiver, sont devenus tristes comme les nôtres...*

*S'il te plaît, Wincenty... envoie-nous ce que tu peux...*

*Je ne sais pas si ça arrivera jusqu'à nous, mais... envoie-le-nous quand même...*

*J'espère que Rosita et les enfants vont bien et que le magasin fonctionne...*

*Ta maman qui t'aime*

Vicente avait reçu cette nouvelle lettre de sa Mère... qui avait mis des mois et des mois à arriver de Varsovie...

Malgré la douleur... malgré l'inquiétude... malgré l'état de trouble profond dans lequel la lecture l'avait plongé, il lui avait répondu le jour même...

Il lui avait dit que Rosita et les enfants se portaient bien... que tout se passait pour le mieux dans le magasin

et avec une culpabilité qu'auparavant il n'avait jamais éprouvée, il avait glissé deux billets de cinquante dollars dans l'enveloppe...

Mais il n'avait pas dit à Rosita qu'il avait reçu une nouvelle lettre...

Ce soir-là, il était allé se coucher de bonne heure...

Il voulait dormir... rien de plus...

Dormir et oublier...

Alors, il s'était endormi et il avait rêvé de nouveau...

Ce rêve qu'il faisait si souvent depuis qu'il avait reçu la visite du docteur Moshé Feldsher...

Tout était pareil, sauf qu'au lieu d'apparaître dans sa main par magie, le couteau, lui était tendu par sa Mère qui sortait d'on ne sait où...

De cette lettre qui fut la dernière, Vicente ne devait jamais dire un mot à sa femme, ni à ses enfants, ni à personne d'autre...

Il aurait voulu, pourtant...

*Parler...* mais... prisonnier du ghetto de son silence, il ne pouvait plus...

Il ne *savait* plus...

Le lendemain de cette nuit mouvementée, Vicente était allé déjeuner avec sa femme et ses enfants chez les parents de Rosita...

Il avait fait un immense effort afin de répondre laconiquement aux questions posées par son beau-Père qui lui demandait des nouvelles du magasin...

Puis, une fois à table, Vicente avait retrouvé sa douleur... et son silence...

*Jamais je n'aurais cru qu'on pouvait avoir faim comme ça...*

Vicente avait regardé les enfants... la nourriture... et il s'était souvenu des mots de la dernière lettre de sa Mère... de cette lettre dont il ne parlerait jamais... à personne...

Vicente n'avait pas su, avant la fin de la guerre tout ce qu'il devait savoir, brutalement, après...

Mais... dès qu'il avait lu la dernière lettre de sa Mère, il avait pu en soupçonner suffisamment pour ne plus vouloir en parler...

Il en avait su assez pour décider de ne plus garder les yeux à demi fermés mais, au contraire, de les fermer entièrement... du jour au lendemain...

C'est ainsi, qu'il avait de nouveau cessé d'écouter la radio... de lire le journal... de suivre les conversations au café...

Il avait décidé qu'il ne parlerait plus jamais de tout ça... de tout ça... ni du reste...

Et dans ce choix funeste d'une mort lente et méticuleuse, une seule chose allait lui permettre de survivre...

Le jeu... les chevaux... le casino... et le poker surtout...

Comme le silence... le jeu allait devenir sa prison et sa punition...

Il ne s'agissait plus de vivre... de construire peu à peu, judicieusement... il s'agissait seulement de tout jouer en un seul coup... avec l'espoir de tout perdre en un seul coup...

Sa vie, sa vraie vie... avait-il décidé, comme si elle ne méritait de devenir qu'une vieille photo oubliée sur un mur décrépit, devait rester clouée en novembre 1943

Brutalement, à ce moment-là, Vicente était devenu étranger à lui-même...

Il était devenu un autre... un autre vide de sens... vide d'espoir... vide d'avenir...

Après cette dernière lettre... tout avait changé pour Vicente...

Il ne voulait plus qu'une chose...

*Ignorer...*

*Tout ignorer...*

Il voulait vivre dans l'obscurité...

Il voulait non seulement ne pas savoir, mais plus encore... il voulait... *ne plus savoir...*

Après cette dernière lettre, Vicente avait cessé de croire que la vie était plus importante que la mort...

Et pourtant... après cette dernière lettre, la vie, encore une fois, avait repris son cours...

Elle avait repris son cours terriblement lent... et terriblement vide...

Vicente n'avait plus goût à rien,

Il rêvait de se réveiller un jour en se souvenant seulement qu'il avait su quelque chose qu'il ne savait plus...

Mais ce réveil n'arrivait jamais...

Un jour pourtant... Ariel était passé avec Sammy et ils lui avaient montré divers journaux illustrés par des photos des manifestations de joie dans les rues de Paris, qui venait d'être libéré...

En rentrant à la maison ce soir-là, il avait été un peu plus doux que d'habitude avec Rosita... et la nuit... après avoir couché les enfants, ils avaient fait ce qu'ils ne faisaient plus depuis des mois... ils avaient fait l'amour...

C'était le début du mois de septembre 1944

La petite joie qu'il avait éprouvée après avoir appris la libération de Paris, était due au fait qu'il espérait encore que sa Mère était en vie...

Il l'espérait pour une raison aussi irrationnelle que logique... parce que personne ne lui avait encore annoncé qu'elle était morte...

Vicente se sentait de plus en plus seul...

Il dormait de plus en plus souvent dans la réserve... au sous-sol du magasin...

Et il faisait de plus en plus souvent ce rêve qu'il avait rêvé pour la première fois après avoir reçu la visite du docteur Moshé Feldsher...

Et toujours, il se réveillait à l'instant précis où il comprenait que ce mur qui l'encerclait, qui l'étouffait et qu'il abattait ou qu'il trouait avec rage, était sa propre peau...

Un samedi particulièrement sombre de la fin du mois d'octobre 1944, Vicente s'était rendu seul dans un bar particulièrement malfamé près du port....

Il avait joué toute la nuit et il avait perdu toute la nuit...

Vicente était remonté du port vers la ville...

Autour de lui les immeubles s'effritaient et se dissolvaient sous la pluie comme des murailles de sables...

*La vie...*

*C'était ça... la vie...*

***Mais la vie est partie...***

*Elle s'est éloignée lentement... et je ne sais plus où elle est maintenant...*

*Je suis seul...*

*Je n'entends plus...*

*Mes oreilles... closes comme des paupières...*

*Je tombe...*

*Lentement, je tombe... vers ma tombe...*

*Oui... ! c'est ça... et ça suffit...*

A ces mots, Vicente avait senti que des larmes commençaient de couler sur ses joues...

Sans s'en rendre compte, Vicente était arrivé devant son magasin...

On était dimanche et machinalement, Vicente avait levé le rideau de fer...

Sans savoir encore au juste ce qu'il voulait... ce qu'il cherchait... il était descendu au sous-sol, dans la réserve où il avait souvent dormi...

Il avait cherché une corde... l'avait trouvée... et il avait fait un nœud coulant...

Il avait passé la corde au-dessus d'un des gros tuyaux métalliques qui longeaient le plafond et il avait pris une chaise...

*Je n'en peux plus... !*

*M'en aller...*

*Disparaître une bonne fois pour toutes...*

*Mourir doucement...*

Vicente était monté sur la chaise et il avait passé la corde autour de son cou...

Il avait fermé les yeux et il était resté là... un moment... debout sur sa chaise... sans penser...

Il était resté là... en silence...

Dans un vrai silence...

Plus aucun mot ne s'articulait dans sa tête...

Il était calme... détendu...

Il avait déjà pris son élan pour faire basculer sa chaise... lorsqu'il avait entendu les pas hésitants de quelqu'un qui était entré dans le magasin...

Curieux, il avait réussi à arrêter son geste...

Il avait tendu l'oreille et il avait écouté...

Là... sur sa chaise... immobile... aux aguets...

Et il avait attendu... en silence... sans faire le moindre bruit...

*Vicente... !?*

Il n'avait pu s'empêcher de sursauter en reconnaissant la voix de Rosita...

*Mais... !? pourquoi... !? Comment... !?*

Brusquement, des mots s'articulaient de nouveau dans son cerveau...

Le langage était revenu... comme un flot impétueux... vivifiant et torturant à la fois...

Il n'avait pas répondu, mais il s'était soudain mis à sangloter...

Son cerveau était de nouveau en proie à des pensées confuses...

Portant ses mains à son visage, il avait essayé d'étouffer ses sanglots, mais Rosita l'avait déjà entendu... et elle s'était arrêtée au bord de la trappe...

Vicente pouvait distinguer clairement son ombre se dessiner sur les marches...

***Vicente... !? je... je voulais te dire que... que... je voulais te dire que je suis enceinte, mon amour... !?***

Début 1945, comme la fin de la guerre approchait, les journaux, même en Argentine, avaient commencé à parler de plus en plus du sort des Juifs en Europe...

Alors, que les derniers Allemands étaient chassés de Pologne, que les Soviétiques libéraient Auschwitz, Vicente fermait toujours les yeux... de toutes ses forces... ne voulant plus savoir, même ce qu'il savait déjà...

L'effort qu'il faisait pour ne pas savoir était devenu sa seule raison de vivre...

Alors... lorsqu'il a su... Vicente a été dévasté, car tout ce qu'il avait soupçonné, était moins horrible que ce qui était...

et il n'a pas pu s'empêcher d'imaginer...

Peu à peu, il s'est demandé *ce qu'avait senti sa mère enfermée derrière les murs du ghetto...*

Il s'est demandé *comment elle avait supporté le froid... la faim...*

***Est-ce qu'elle a pleuré lorsqu'on l'a traînée hors de chez elle... !?***

***Est-ce qu'elle a hurlé... !?***

***Qu'est-ce qu'elle a fait lorsqu'on l'a enfermée dans le train...***

***Qu'est-ce qu'elle a songé quand on lui a demandé de se déshabiller... !?***

***Qu'est-ce qu'elle a dit... ou senti...***

***Qu'est-ce qu'elle a pensé...***

***Avait-elle encore la force de penser... !?***

Vicente avait essayé par tous les moyens de ne pas savoir mais peu à peu... des images terrifiantes s'étaient imposées à son esprit... qui peu à peu allaient devenir une seule image... une image qu'il verrait toujours... dès qu'il fermerait les yeux... dès qu'il les rouvrirait...

Celle du corps nu de sa Mère perdu parmi une infinité de cops fragiles... squelettiques... précipités par des coups de crosse vers des douches...

Le soir du 8 mai 1945, on avait annoncé que l'armistice venait d'être signé...

Ercilia avait dix ans... Martha avait huit ans, Juan José, sept ans... et Rosita était enceinte de huit mois...

Vicente s'était approché de sa femme et il avait posé doucement sa main sur son ventre...

***Mi Rusita...***

Etonnée par ces mots... par ces premiers mots prononcés par son mari depuis des mois... Rosita avait regardé Vicente un long moment en silence...

***Si c'est une fille, elle s'appellera Victoire...***

Et le 17 juin 1945, victoire est née...

17 ans plus tard, Ercilia est tombée enceinte...

Martha et Victoire sont devenues mes tantes... Juan José, mon oncle et... Vicente et Rosita, sont devenus mes grands-parents...

Alors, j'aime *penser*, comme Pythagore... comme Borges... que les choses reviennent cycliquement...  
L'antisémitisme a fait fuir d'Europe mes aïeux...  
Les dictatures latino-américaines m'ont fait fuir avec mes parents l'Argentine, pour retourner en Europe...

J'ai dû quitter mon Pays... ma langue maternelle et mes amis...  
Comme mon grand-Père, j'ai trahi...  
Je n'ai pas été là où j'aurais dû être...  
Mais je ne me plains pas...  
Ça a été *ma* vie...

Et aujourd'hui, j'ai envie de dire comme mon cousin... qui avait écrit, quelques années avant moi sur la vie de Vicente... Rosenberg, notre grand-Père...

***La Shoah fait partie de notre histoire générale...***

***J'ai compris que mon arrière-grand-mère, était morte là-bas et que cette histoire était aussi mon histoire... l'histoire de mon sang.....***

J'ai envie de *penser* moi aussi... que le même sang coule dans ses veines et dans les miennes... et dans celles de mon frère et dans celles de mes autres cousins...

J'aime penser, (*comme je vieillis...*), que quelque chose de mon passé vit en moi... de même que quelque chose de moi... (*j'espère...*) vivra dans mes enfants...

J'aime penser que Vicente et Rosita vivent en moi et qu'ils vivront toujours lorsque moi-même je ne vivrai plus...

Mon grand-Père est mort au mois d'août 1969, quand j'avais sept ans...

Ma grand-Mère au mois de mars 1980, quand j'en avais dix-huit...

**Fin**